

LE
SEMEUR CANADIEN,

Journal des Connaissances Utiles

EN

POLITIQUE, LITTÉRATURE, MORALE, ET RELIGION.

Le champ c'est le monde.
Math. XIII. 38.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT. LE SEMEUR CANADIEN se publie à **Napierville**, BAS-CANADA, et paraît le *Deuxième* et le *Quatrième* JEUDI de chaque Mois.—Le PRIX de L'ABONNEMENT est de **3** Chelins et **9** Deniers par **Année** pour un seul *Exemplaire*; pour trois *Exemplaires* **10** Chelins; et pour sept *Exemplaires* **20** Chelins. Les lettres et envois doivent être adressés au REDACTEUR. On est instamment prié d'affranchir.

VENTE DES INDULGENCES.
AU SEIZIÈME SIÈCLE.

IV.

Luther était un jour assis dans le confessionnal à Wittemberg. Plusieurs bourgeois de la ville se présentent successivement; ils se confessent coupables de grands désordres. Adultère, libertinage, usure, bien mal acquis, voilà ce dont viennent entretenir le ministre de la Parole, ces âmes dont un jour il devra rendre compte. Il reprend, il corrige, il éclaire. Mais quel est son étonnement quand ces gens lui répondent qu'ils ne veulent point abandonner leurs péchés!... Tout épouvanté, le pieux moine leur déclare que puisqu'ils ne veulent point promettre de se convertir, il ne peut leur donner l'absolution. Les malheureux en appellent alors à leurs lettres d'indulgences; ils les exhibent, et ils en revendiquent la vertu. Mais Luther répond qu'il s'embarrasse peu du papier qu'on lui montre, et ajoute: *Si vous ne vous convertissez, vous périrez tous.* On se récrie, on réclame; le docteur est inébranlable: il faut qu'on cesse de mal faire, qu'on apprenne à bien faire; autrement point d'absolution. "Gardez-vous, ajoute-t-il, de prêter l'oreille aux clameurs des vendeurs d'indulgences: vous avez de meilleures choses à faire que d'acheter ces licences qu'ils vous vendent au prix le plus vil."

Très-alarmés, ces habitants de Wittemberg se hâtent de retourner vers Tezel; ils lui racontent qu'un moine Augustin ne fait aucun cas de ses lettres. Tezel, à cette nouvelle, rugit de colère. Il crie en chaire, il insulte, il maudit; et pour frapper davantage le peuple de terreur, il fait allumer à plusieurs reprises un feu sur la grande place, et déclare qu'il a reçu du pape l'ordre de brûler les hérétiques qui oseraient s'élever contre ses très-saintes indulgences.

Tel est le fait qui fut, non la cause, mais l'occasion première de la réformation. Un pasteur, voyant les brebis de son troupeau dans une voie où elles doivent se perdre, cherche à les en tirer. Il ne pense point encore à réformer l'Église et le monde. Il a vu Rome et sa corruption; mais il ne s'élève point contre Rome. Il pressent quelques-uns des abus sous lesquels la chrétienté gémit; mais il ne pense pas à corriger ces abus. Il ne veut pas se faire réfor-

mateur. Il n'a pas plus un plan pour la réformation de l'Église, qu'il n'en a eu un pour la sienne propre. Dieu veut la réforme, et Luther pour la réforme. Ce même remède, qui s'est montré si efficace pour le guérir de ses propres misères, la main de Dieu l'appliquera par lui aux misères de la chrétienté. Il demeure tranquille dans le cercle qui lui est assigné. Il marche simplement où son maître l'appelle. Il remplit à Wittemberg ses devoirs de professeur, de prédicateur, de pasteur. Il est assis dans le temple où les membres de son église viennent lui ouvrir leur cœur. C'est là, c'est sur ce terrain que le mal vient l'attaquer et que l'erreur vient le chercher elle-même. On veut l'empêcher de s'acquitter de sa charge. Sa conscience liée à la Parole de Dieu se soulève. N'est-ce pas Dieu qui l'appelle? Résister est un devoir: c'est donc aussi un droit. Il doit parler. Ainsi furent ordonnés les événements par ce Dieu qui voulait restaurer la chrétienté par le fils d'un maître de forges, et faire passer par ses fourneaux, la doctrine impure de l'Église, afin de la purifier, dit Mathésius.

Après cet exposé, il n'est pas nécessaire sans doute de réfuter une imputation mensongère, inventée par quelques-uns des ennemis de Luther, mais seulement après sa mort. Une jalousie d'ordre, a-t-on dit, la douleur de voir un commerce honteux et réprouvé confié aux Dominicains plutôt qu'aux Augustins, qui en avaient joui jusqu'à cette heure, portèrent le docteur de Wittemberg à attaquer Tezel et ses doctrines. Le fait bien établi, que ce trafic avait d'abord été offert aux Franciscains, qui n'en avaient pas voulu, suffit pour réfuter cette fable répétée par des écrivains qui se sont copiés les uns les autres. Le cardinal Pallavicini lui-même affirme que les Augustins n'avaient jamais rempli cette charge. Au reste, nous avons vu le travail de l'âme de Luther. Sa conduite n'a pas besoin d'une autre explication. Il fallait qu'il confessât hautement la doctrine à laquelle il devait son bonheur. Dans le christianisme, quand on a trouvé un bien pour soi-même, on veut aussi le communiquer aux autres. De nos jours on doit abandonner ces explications puéres et indignes de la grande révolution du seizième siècle. Il fallait un levier plus puissant pour soulever un monde. La réformation n'était pas dans Luther seulement; son siècle la devait enfanter.

Luther, que l'obéissance à la vérité de Dieu et la charité